Laurent
Gaudé

Les Oliviers du Négus

récits

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un vieil homme croit entendre chevaucher Frédéric II dans le royaume des Enfers. Un centurion marche vers une Rome gangrénée dont il devance l'agonie. Un soldat des tranchées fuit le "golem" que la terre a façonné pour punir les hommes. Un juge anti-mafia tient le compte à rebours de sa propre exécution…

Dans la proximité de la guerre ou de la mort surgissent ces quatre récits où les héros – certes vaincus, mais non déchus – prononcent d'ultimes paroles. Ils veulent témoigner, transmettre, ou sceller des adieux. Minuscules fantassins de la légende des siècles, ils affrontent une Histoire lancée dans sa course aveugle. Et ils profèrent la loi tragique – celle de la finitude – qui, au-delà de toute conviction, donne force et vérité à leur message. D'où la dimension orale de ces textes qui revisitent la scène de l'œuvre romanesque et, de *Cris* à *La Porte des Enfers*, réorchestrent des thèmes chers à Laurent Gaudé, auxquels la forme brève donne une singulière puissance.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La mort du roi Tsongor *(2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires) et du* Soleil des Scorta *(2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono).*

DU MÊME AUTEUR

Romans
CRIS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613, 2003.
LA MORT DU ROI TSONGOR, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 667, 2004.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734, 2006.
ELDORADO, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel n° 842, 2007.
LA PORTE DES ENFERS, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1015, 2010.
OURAGAN, Actes Sud / Leméac, 2010 ; Babel n° 1124, 2012.

Théâtre
COMBATS DE POSSÉDÉS, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, suivi de *LES ENFANTS FLEUVE*, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.

Recueils de nouvelles
DANS LA NUIT MOZAMBIQUE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 902, 2008.

Littérature jeunesse (album)
LA TRIBU DE MALGOUMI, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre
JE SUIS LE CHIEN PITIÉ (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2011
pour l'édition française
ISBN 978-2-330-02324-9

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2011
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0726-3

LAURENT GAUDÉ

LES OLIVIERS DU NÉGUS

récits

ACTES SUD

LES OLIVIERS DU NÉGUS

Pour Elio, Anna et Théo,
puissiez-vous être toujours libres,
regardant le monde sans peur
et avançant dans votre vie avec joie.

A cet instant précis, je pense au tombeau vide de Frédéric II, ce grand catafalque de marbre polychrome qui trône dans la cathédrale de Palerme, porté par quatre tigres, et qui, sans que personne ne le sache, ne contient, depuis des siècles, que du vent et un fond de poussière. Je suis sur la via Partenope, à Naples, j'ai devant moi le spectacle étincelant de la baie, mon téléphone a sonné, je me suis immobilisé et la voix d'Elena m'a tout de suite frappé par sa tristesse. "Le Négus est mort", a-t-elle dit. Je n'ai rien répondu. La baie est toujours là, les barques vont et viennent, sortant doucement du port de Santa Lucia et les enfants, infatigables, jouent comme des loutres. Mais en une seconde, la beauté s'est envolée, ou plutôt, je m'en suis éloigné et ne la ressens plus. Pendant toute la marche qui me mène à l'hôtel, je pense au tombeau vide de Frédéric II. Je suis triste à mon tour, de cette même tristesse que j'ai perçue dans la voix d'Elena. Je n'ai dit qu'un mot, celui qu'impose l'annonce de toute disparition, j'ai dit simplement "j'arrive". La mort convoque. C'est ainsi. Elle nous écarte pour un temps du rythme du monde et nous met en arrêt. Je veux être là-bas, avec ceux qui me sont chers. Je veux me pencher sur le vide que laisse la mort comme on le fait en haut d'une cascade, les oreilles bourdonnant du fracas des eaux, essayant

en vain d'apercevoir l'abîme, plein d'un respect peureux face à la beauté des choses et leur caractère immuable. Je veux être à Peschici, sur ces terres qu'il a tant aimées et qui l'ont, elles, tant humilié. Si la terre peut cracher, elle le fit sur cet homme qui n'aimait rien tant que le silence des champs d'oliviers. Le Négus est mort. Je repense à son visage strié de rides, à sa voix rauque de fumeur de tabac, à ses yeux bleus qui illuminaient son visage lorsqu'il riait ou qui lui donnaient un air d'oiseau de proie quand il serrait les mâchoires. Je repense à ce vieil homme de quatre-vingt-douze ans qui vient de mourir et je me hâte comme si, en me pressant, je pouvais espérer arriver au village à temps pour sentir encore quelque chose de lui, un parfum, un souvenir, avant que tout ce qu'il a été ne s'évanouisse définitivement, dans la chaleur hébétée du mois d'août.

Je roule sur l'autoroute, dépassant Avellino et Candela. Dans la grande plaine de Foggia, c'est à nouveau à ces deux personnages que je pense : Zio Négus et Frédéric II. Ils sont liés. Tous deux ont parcouru ces terres. Tous deux ont été fous au point de faire trembler les hommes qu'ils croisaient. Zio Négus parlait sans cesse de Frédéric II. Il le faisait avec fièvre comme si ce nom excitait en lui une joie nerveuse. Il le faisait en pointant du doigt les rues alentour et les places. "Tout s'est passé là, disait-il sans cesse. Chaque pierre porte la trace de son passage."

Je me souviens de la première fois où je le vis. Il parlait déjà de Frédéric II mais je ne le compris pas. C'était la deuxième année où je venais à Peschici. Nous séjournions, Elena et moi, chez Zia Mattea. Un jour où j'étais resté seul dans l'appartement, vers cinq heures de l'après-midi, on avait frappé à la porte. J'avais ouvert et m'étais trouvé face à un vieil homme, d'environ quatre-vingts ans, encore grand, qui portait une canne et était habillé avec élégance d'une belle chemise pas tout à fait repassée mais propre. Il s'était mis à parler mais j'avais été incapable de comprendre ce qu'il avait dit, incapable de savoir s'il avait décliné son identité

ou s'il avait expliqué les raisons de sa venue. Avant que je puisse répondre quoi que ce soit et lui dire qu'il n'y avait personne, il entra et se dirigea vers le canapé. Je ne savais que faire. Il était manifestement habitué aux lieux. Je lui proposai à boire mais il ne voulait rien. Il me fit signe de m'asseoir en face de lui. Nous étions ainsi, face à face, silencieux. Comme ces minutes me semblèrent longues… Je ne savais que dire. Le vieil homme finit par rompre le silence. Il parla et j'eus à nouveau l'impression d'être submergé par un fleuve de sons étranges et gutturaux. Il parla dans un patois épais comme les soupes d'hiver dans lesquelles les morceaux de pain ont peine à entrer. Il parla et je me sentis de plus en plus perdu. Je ne comprenais rien et ne savais que dire. A un moment, il se leva. Je crus qu'il allait partir mais ce n'est pas ce qu'il fit. Il était agité. Il souleva sa chemise et entreprit de me montrer ses cicatrices : une longue estafilade sur le ventre et deux trous causés par des balles, une dans le bras droit et l'autre à l'omoplate. Je restai bouche bée sans savoir si je devais m'extasier ou prendre un air désolé. Il continua à parler avec cette même fièvre, emporté par son propre récit. Il prononça plusieurs fois le mot "Ethiopie". Il me sembla aussi reconnaître le nom de Frédéric II mais je n'en étais pas certain. J'étais perdu et je le regardais en priant pour qu'il ne me pose aucune question.

Lorsque enfin les femmes rentrèrent, Zia Mattea prit la relève et offrit à son hôte un café et un peu de son temps. J'étais profondément soulagé. Je me jurai à moi-même de tout faire pour ne plus jamais être seul en sa présence. Je ne me doutais pas que quelques années plus tard, je chercherais sa compagnie, avide des histoires qu'il racontait, désireux

de rester à ses côtés pour sentir le monde grouiller. Je me souviens encore de ses yeux animés d'un éclat de fièvre et de la façon qu'il avait de prononcer ce mot : "Ethiopie", comme s'il s'agissait d'une patrie perdue ou d'un endroit qu'il ne se pardonnait pas d'avoir sali.

Je roule. Le massif du Gargano apparaît au loin, lourd et noir, comme une forteresse qui toise les voyageurs et les défie d'entrer dans ces terres du bout du monde. Je me demande si c'est ainsi que l'avait vu Frédéric II le jour où, jeune homme, il avait quitté pour la première fois Palerme, s'il avait été, comme moi, impressionné par ce bloc, pressentant qu'il allait tomber amoureux de ces lieux au point d'y faire construire plus de vingt châteaux. Et Zio Négus ? Comment avait-il contemplé ces collines, lui, à son retour d'Ethiopie, en 1938, lorsqu'il était revenu avec une maigreur de phtisique et la folie des combats dans les yeux ? Avait-il été soulagé d'être à nouveau chez lui ou avait-il pressenti, à cet instant, que sa terre natale lui cracherait dessus, que le village allait l'humilier et tout faire pour qu'il se tienne éloigné de lui, comme on pousse du pied la carcasse puante d'un animal mort ? Je ne sais pas. Je sais simplement qu'il rentra à pied, comme il me le raconta souvent, mettant plusieurs jours pour aller de Cagnano à Carpino, puis de Vico à Peschici, ce chemin que je vais faire, moi, en moins d'une heure, sous une lumière de fin de journée qui fait briller la mer. Tous les trois, Frédéric II, le Négus et moi, nous avançons vers ce petit village du bout du monde et c'est la même terre, les mêmes collines dans lesquelles il faut plonger pour se frayer